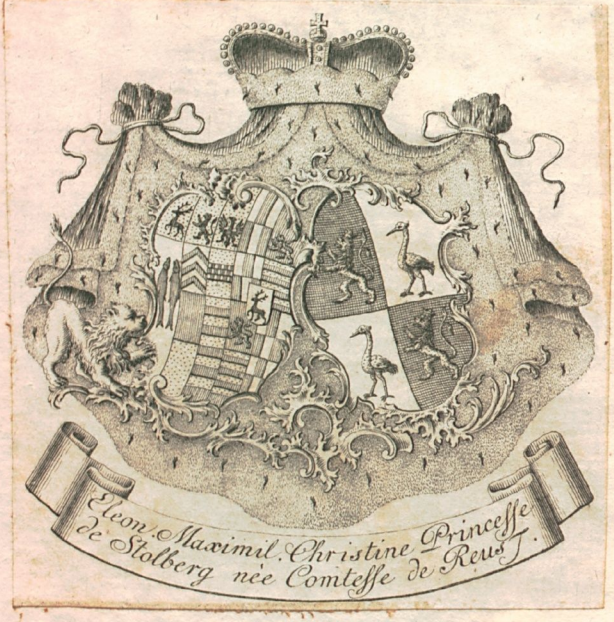
Ausg. 00

N 8



304

OLIMPIE

TRAGÉDIE

NOUVELLE

DE Mr. DE VOLTAIRE.

Suivie de Remarques Historiques.

FRANCFORT & LEIPSIC,
MDCCLXIII.

AVIS DE L'EDITEUR.

Voici une nouvelle Tragédie. J'éſpére que le Public me ſaura gré de la lui préſenter.

Mr. de VOLTAIRE *en envoya, le Manuſcrit, il y a quelque temps, à* S. A. S. E. Mgr. l'Electeur Palatin. *Ce Prince connu dans*

l'Europe par des talents qui le rendent plus respectable sur le trône, voulut voir l'effet de cette Piéce. Il la fit jouer par ses Comédiens sur le Théâtre de Schwetzingen le 30. Sept. & le 7. Octobre de l'Année passée, tandis que l'Auteur de son côté en essayait chez lui des représentations. L'Auteur qui m'honore de sa correspondance, & sous les ordres du quel j'ai eu le bonheur de travailler autrefois cinq ans, m'envoya aussi le Manuscrit de cette Piéce, & me fit parvenir les changements qu'il y faisait tous les jours. Spectateur des représentations qu'on donna de cette Tragédie à Schwetzingen, je l'instruisis du succès qu'elle y avait eu, & je pris la liberté de lui faire part de quelques unes de mes observations. Il daigna répondre à ces observations par des Remarques qui se trouvent ici à la Suite de la Piéce.

Le

*Le genre de cette Tragédie a paru neuf. La pompe du Spectacle fut admirable dans le Palais de S. A. S. E. Beaucoup de situations théatrales & frappantes ont paru jetter de l'intérêt sur la conduite de la Piéce, & inspirer une pitié & une terreur attendrissantes. Tout contribua à l'horreur du dénouement & de la catastrophe. J'ose assûrer que de tous les coups de poignard qu'on se donne sur la Scéne tragique, aucun n'a plus attendri que la fin d'*OLIMPIE. *La décoration était magnifique. Le bucher disposé avec art faisait frémir ; c'était de véritables flammes. L'Autel sur le quel était* OLIMPIE *laissait voir tout ce Spectacle. Les Prêtres & les Prêtresses arrangés loin d'elle en demi - cercle laissaient à la Princesse toute la liberté de se précipiter. Le Spectacle fut digne de toute la magnificence & de tout le goût de*

Leurs Alteſſes Séréniſſimes Electorales. *Il ne manqua à cette Fête que le plaiſir d'y voir celui au quel je ſuis ſi attaché, & pour qui mon Maître conſerve les bontés les plus conſtantes. Je lui donne une marque de mon Zéle en faiſant imprimer ſon ouvrage.*

COLINI,
Secretaire Intime, & Hiſtoriographe
de S. A. S. E. Palatine.

OLIM-

OLIMPIE

TRAGÉDIE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-14407/fragment/page=0011

ACTEURS.

CASSANDRE, Fils d'Antipatre, Roy de Macédoine.

ANTIGONE, Roy d'une partie de l'Asie.

STATIRA, Veuve d'Alexandre.

OLIMPIE, Fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIEROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands Mistéres.

SOSTÉNE, Officier de Cassandre.

HERMAS, Officier d'Antigone.

PRÊTRES.

INITIÉS.

PRETRESSES.

SOLDATS.

PEUPLE.

La Scéne est dans le Temple d'Ephése, où l'on célébre les grands Mistéres. Le Théâtre représente le Temple, le Péristile, & la Place qui conduit au Temple.

OLIMPIE
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE I.

Le fond du Théatre repréſente un Temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux ailes forment un vaſte Périſtile. SOSTÉNE *eſt dans le Périſtile; la grande porte s'ouvre;* CASSANDRE *troublé & agité vient à lui. La grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

Soſténe, on va finir ces miſtéres terribles.
Caſſandre eſpére enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours ſeront plus purs, & mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Ephése assemblés,
Les guerriers qui servaient sous le Roi vôtre pére,
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déja la Macédoine a reconnu vos loix.
De ses deux Protecteurs Ephése a fait le choix.
Cet honneur qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage.
Ce régne qui commence à l'ombre des Autels,
Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
Ce nom d'Initié qu'on révére & qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.
Demeure en ces Parvis. — Nos augustes Prêtresses
Présentent Olimpie aux Autels des Déesses.
Elle expie en secrêt, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connait pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisse-tu pour jamais, chére & tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, & quel sang j'ai versé!

So-

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par vôtre pére à ſervir réſervée,
Sur qui vous étendiez tant de ſoins généreux,
Pourrait jetter Caſſandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Reſpectes cette éſclave à qui tout doit hommage.
Du ſort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon pére eut ſes raiſons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la ſplendeur de ſon ſang. —
Que dis-je? ô ſouvenir! ô tems! ô jour de crimes!
Il la comptait, Soſtêne, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à nôtre ſûreté. —
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, & je flêchis mon pére;
Seul je ſauvai la fille aiant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
Olimpie! à jamais conſerves ton erreur!
Tu chéris dans Caſſandre un bienfaicteur, un maître,
Tu me déteſteras ſi tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne pénêtre point ces étonnants ſecrêts,
Et ne viens vous parler que de vos interêts.
Seigneur, de tous ces Rois que nous voïons prétendre
Avec tant de fureurs au trône d'Aléxandre,
L'infléxible Antigone eſt ſeul vôtre Allié . . . .

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié,
Je lui ferai fidéle.

SOSTENE.

Il doit aussi vous l'être.
Mais depuis qu'en ces murs nous le voïons paraître,
Il semble qu'en secrêt un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur, & l'éloigne de vous.

CASSANDRE. (*à part.*)

Et qu'importe Antigone! . . . Ô mânes d'Aléxandre!
Mânes de Statira! grande ombre! auguste cendre!
Restes d'un demi-Dieu justement courroucés,
Mes remords & mes feux vous vengent-ils assez!
Olimpie! obtenez de leur ombre appaisée
Cette paix à mon cœur si longtemps refusée;
Et que vôtre vertu dissipant mon éffroi,
Soit icy ma défense, & parle aux Dieux pour moi. —
Eh quoi! vers ces Parvis à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, & devance l'aurore!

SCE-

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTÉNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE. (*à Hermas au fond.*)

Ce Secrêt m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE. (*à Antigone.*)

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si prèssant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos interêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les Dieux,
Il est temps de songer à partager la Terre.
D'Ephése en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos mistères secrêts des Peuples respectés,
Suspendent la discorde & les calamités ;
C'est un temps de repos pour les fureurs des Princes.
Mais ce repos est court, & bientôt nos Provinces
Retourneront en proïe aux flammes, aux combats
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, vôtre courage
Sans doute acheveront son important ouvrage.

Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Aléxandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver, & marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu' Aléxandre à ces ambitieux,
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre!
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Aléxandre!
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'Univers était las de son ambition.
Athène, Athène même, envoia le poison,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratére,
Il fut mis dans vos mains des mains de vôtre pére,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous êtiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du Tiran de l'Asie.

CAS-

CASSANDRE.

Non, ceſſez d'excuſer ce ſacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce ſacrilége! — Eh quoi! vos eſprits abattus
Erigent-ils en Dieu l'aſſaſſin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau ſanguinaire,
Ce ſuperbe inſenſé qui flétriſſant ſa mère,
Au rang du fils des Dieux oſa bien aſpirer,
Et ſe déshonora pour ſe faire adorer?
Seul il fut ſacrilége. Et lorsqu'à Babilone
Nous avons renverſé ſes Autels & ſon Trône,
Quand la coupe fatale a fini ſon deſtin,
On a vangé les Dieux, comme le Genre humain.

CASSANDRE.

J'avouerai ſes défauts: mais quoi qu'il en puiſſe être,
Il était un grand homme, — & ç'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme!

CASSANDRE.

Ouï ſans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'eſt nôtre valeur,
Nôtre bras, nôtre ſang qui fonda ſa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos péres?
Tous ont voulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin, pourquoi percer le flanc.
Sa femme! — ſes enfans! — Ah! quel jour, Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce ſcrupule m'étonne!
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenait Perſan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que vengeant Aléxandre,
La fiére Statira dans Babilone en cendre,
Soulevant ſes ſujets nous eût immolés tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux?
Elle arma tout le peuple: Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la Reine.
Vous ſauvates un pére.

CASSANDRE.

Il eſt vrai: mais enfin
La femme d'Aléxandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CAS-

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce sang auguste & malheureux,
Etonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon pére emporta mon aveugle courage,
J'en ai longtemps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets,
Redoublent aujourd'hui de si cuisants regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire;
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami — que puis-je dire!
Croiez . . . qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secrêt revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effraier la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croiez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos interêts ne soient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor vôtre vie,
Repentez-vous surtout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, & vos Grecs invaincus

Une seconde fois faſſent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate,
Nul n'eſt digne de l'être, & dans ſes premiers ans
N'a ſervi, comme nous, le vainqueur des Perſans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le ſçais, & peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reſtons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout ſanglants qu'il nous faut recueillir.
Aléxandre en mourant les laiſſait au plus digne.
Si j'oſe les ſaiſir, ſon ordre me déſigne.
Aſſurez ma fortune ainſi que vôtre ſort.
Le plus digne de tous ſans doute eſt le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiſſance détruite:
Que jamais parmi nous la diſcorde introduite
Ne nous expoſe en proie à ces tirans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je ſuis prêt à venger nôtre commune injure.

Le

Le ſceptre de l'Aſie eſt dans d'indignes mains,
Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, & pour la Gréce.

ANTIGONE.

J'en crois vôtre interêt, j'en crois vôtre promeſſe,
Et ſurtout je me fie à la nôble amitié
Dont le nœud reſpectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refuſez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eſt un outrage.
Ce que vous demandez, eſt-il en mon pouvoir?
C'eſt un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque ſurpriſe
Le peu qu'à demander l'amitié m'autoriſe.
Je ne veux qu'une eſclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous ſervir,
Ils ſont tous à vos pieds; c'eſt à vous de choiſir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangére (*)
Qu'aux murs de Babilone enleva vôtre pére.

Elle

(*) L'Acteur doit icy regarder attentivement Caſſandre.

Elle est vôtre partage, accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris;
Vôtre pére, dit-on, l'avait persécutée,
J'aurai soin qu'en ma Cour elle soit respectée;
Son nom est . . . Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie!

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE. (*à part.*)

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur! —
Que je livre Olimpie!

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser?

CASSANDRE.

Non; vous verrez bientôt cette jeune captive;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce Temple est interdit aux profanes humains.

Sous

Sous les yeux vigilants des Dieux & des Déesses,
Olimpie est gardée au milieu des Prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.
Dans ce Parvis ouvert au reste des vivants,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des mistéres nouveaux pourront vous y surprendre,
Et vous déciderez si la terre a des Rois
Qui puissent asservir Olimpie à leurs loix.

(*Il rentre dans le Temple & Sostêne sort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le Péristile.*)

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez: quand l'Asie en allarmes,
Voit cent trônes sanglants disputés par les armes,
Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain Empire,
Une Esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner: j'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, & qu'on ne connait pas.
Le sort de cette Esclave est important peut-être
A tous les Rois d'Asie, à quiconque veut l'être,

A quiconque en son sein porte un assez grand cœur
Pour oser d'Alexandre être le Successeur.
Sur le nom de l'Esclave, & sur ses avantures
J'ai formé dès longtemps d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le temps où le Ciel la fit naître,
Les respects étonnants que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mistére.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'éléve en pére.

ANTIGONE.

Nous verrons .... Mais on ouvre, & ce Temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les Prêtresses paraître ;
Au fond du sanctuaire est assis le Grand-Prêtre.
Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel !

SCENE IV.

Les trois portes du Temple ſont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les Prêtres d'un côté & les Prêtreſſes de l'autre, s'avancent lentement. Ils ſont tous vétus de robes blanches avec des ceintures bleuës dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE & OLIMPIE *mettent la main ſur l'Autel.* ANTIGONE & HERMAS *reſtent dans le Périſtile.*

CASSANDRE.

Dieu des Rois & des Dieux, Etre unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes auguſtes,
Qui punis les pervers, & qui ſoutiens les juſtes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmes, Dieu clément, les ſerments que je fais. —
Recevez ces ſerments, adorable Olimpie;
Je ſoumets à vos loix & mon trône & ma vie,
Je vous jure un amour auſſi pur, auſſi ſaint,
Que ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint. —
Et vous Filles des Cieux, vous auguſtes Prêtreſſes,
Portez avec l'encens mes vœux & mes promeſſes
Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLIM-

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'eſpère,
Le maître généreux qui m'a ſervi de père,
Mon amant adoré, mon reſpectable époux,
Qu'il ſoit toujours chéri, toujours digne de vous.
Mon cœur vous eſt connu. Son rang & ſa couronne
Sont les moindres des biens que ſon amour me donne.
Temoins des tendres feux par lui ſeul inſpirés,
Soiez-en les garants, vous qui les conſacrez.
Qu'il m'apprênne à vous plaire, & que vôtre juſtice
Me prépare aux enfers un éternel ſuplice
Si j'oublie un moment, infidéle à vos loix,
Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au Sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtreſſes, diſpoſez la pompe ſolemnelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, & nos chaſtes amours.
J'ai vu les Dieux au Temple, & je les vois en elle;
Qu'il me haïſſent tous ſi je ſuis infidelle! —
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu.
Aux vœux que vous formiez, ai-je aſſez répondu?
Vous même prononcez, ſi vous deviez prétendre,
A voir entre vos mains l'Eſclave de Caſſandre.

Sa-

Sachez que ma couronne, & toute ma grandeur
Sont de faibles préſents indignes de ſon cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous uniſſe,
Jugez ſi j'ai dû faire un pareil ſacrifice.
(*Ils rentrent dans le Temple, & les portes ſe ferment.*)

SCENE V.

ANTIGONE. HERMAS (*dans le Périſtile.*)

ANTIGONE.

Va, je n'en doute plus, & tout m'eſt découvert.
Il m'a voulu braver, mais ſois ſûr qu'il ſe perd.
Je reconnais en lui la fougueuſe imprudence
Qui tantôt ſert les Dieux, & tantôt les offenſe,
Ce caractére ardent qui joint la paſſion
Avec la Politique & la Religion,
Prompt, facile, ſuperbe, impétueux & tendre,
Prêt à ſe repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouſe une Eſclave! Ah! tu peux bien penſer
Que l'amour à ce point ne ſçaurait s'abaiſſer.
Cette Eſclave eſt d'un ſang que lui-même il reſpecte.
De ſes deſſeins cachés la trame eſt trop ſuſpecte.
Il ſe flatte en ſecrêt qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de Roi des Rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.

Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands interêts souvent nos actions
Sont, vous le sçavez trop, l'effet des passions.
On se déguise envain leur pouvoir tirannique;
Le faible quelquefois passe pour politique.
Et Cassandre n'est pas le premier Souverain
Qui chérit une Esclave & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme,
Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je pèse tes raisons.
Mais tout ce que j'ai vu, confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentiments secrêts.
L'amour se joint peut-être à ces grands interêts.
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proïe à la faiblesse!

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les tîtres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les Souverains?

L'allian-

L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes allarmes,
Vos ſerments redoublés, tant de ſoins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc ſervi qu'au malheur de tout deux!
De la ſainte amitié n'eſt-il donc plus d'éxemples!

ANTIGONE.

L'Amitié, je le ſçais, dans la Gréce a des Temples;
L'interêt n'en a point, mais il eſt adoré.
D'ambition ſans doute, & d'amour enivré,
Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie.
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encor à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main. — Cette enceinte ſacrée
(*Les Initiés, les Prêtres, & les Prêtreſſes traverſent le fond de la Scéne en proceſſion, aiant des Palmes ornées de fleurs dans les mains.*)
Voit deja de l'Himen la pompe préparée.
Tous les Initiés de leurs Prêtres ſuivis,
Les palmes dans les mains inondent ces Parvis,
Et l'Amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on pourra lui râvir ſa conquête. —

Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les loix, les Dieux, & les peuples pour moi.
Fuions pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carrière où mes deſſeins m'engagent,
Arroſons, s'il le faut, ces aſyles ſi ſaints,
Moins du ſang des taureaux, que du ſang des Humains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

L'HIEROPHANTE, LES PRETRES, LES PRETRESSES.

Les trois portes du Temple ſont ouvertes. Quoique cette Scéne, & beaucoup d'autres, ſe paſſent dans l'intérieur du Temple, cependant, comme les Théatres ſont rarement conſtruits d'une maniére favorable à la voix, les Acteurs ſont obligés d'avancer dans le Périſtile; mais les trois portes du Temple ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le Temple.

L'HIEROPHANTE.

Quoi! dans ces jours ſacrés! Quoi! dans ce Temple auguſte.
Où Dieu pardonne au crime, & conſole le juſte,
Une ſeule Prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRETRESSE. (*)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,

(*) Ce rôle doit être joué par la Prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à Statira.

Arrosant de ses pleurs les images des Dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux.
En proïe à ses chagrins, de langueurs affaiblie
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIEROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir ;
Un moment aux Autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce Temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée.
Qu'on la fasse venir. (†) La volonté du Ciel
Demande sa présence & l'appelle à l'Autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée
Olimpie en triomphe aux Dieux sera menée.
Cassandre initié dans nos secrêts divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mistéres,
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos péres,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
Comme ces faibles loix qu'inventent les Humains.

(†) La Pretresse inferieure va chercher Arzane.

SCE-

SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE. (*à Statira.*)

Venez; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuſer de remplir vôtre ſaint miniſtére.
Depuis l'inſtant ſacré qu'en cet aſyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eſt le ſeul où Dieu vous a choiſie,
Pour annoncer ſes loix aux vainqueurs de l'Aſie.
Soiez digne du Dieu que vous repréſentez.

STATIRA.

(*Couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, & vêtue comme les autres Prêtreſſes.*)

O Ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartez,
Dans l'ombre du ſilence au Monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité!
Tu veux me rendre au jour, à la calamité. —
(*à l'Hierophante.*)
Ah! Seigneur, en ces lieux lorsque je ſuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue.
Vous le ſavez.

L'HIEROPHANTE.

Le Ciel vous préscrit d'autres loix;
Et quand vous présidez pour la premiére fois
Aux pompes de l'himen, à nôtre grand mistére,
Vôtre nom, vôtre rang ne peuvent plus se taire.
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je sois!
Le sang le plus abject, le sang des plus grands Rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Etre suprême?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pû me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire;
Nous pensons comme vous: mais la Divinité
Exige un aveu simple, & veut la vérité.
Parlez... Vous frémissez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même. —
(*Aux Prêtres & aux Prêtresses.*)
— Vous qui servez d'un Dieu la Majesté suprême,

Qui

Qui partagez mon sort à son culte attachés,
Qu'entre vous & ce Dieu mes secrêts soient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Non vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit icy dans le rang de nos Initiés ?

L'HIEROPHANTE.

Ouï, Madame.

STATIRA.

Il a vû ses forfaits expiés ! . . .

L'HIEROPHANTE.

Hélas! tous les Humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce Temple encenser les Autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne,
Que la Terre est coupable, & que le Ciel pardonne.

STATIRA.

Eh bien, si vous savez pour quel excés d'horreur,
Il demande sa grace, & craint un Dieu vangeur,

Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, grands Dieux!) Si vous pouvez connaître,
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Aléxandre à peine encor fermés,
Aiant osé percer sa Veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jetta mourante,
Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrêts jusqu'ici de la Terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius, —
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.

(*Les Prêtres & le Prêtresses élévent les mains, & s'inclinent.*)

L'HIEROPHANTE.

O Dieux! qu'ai-je entendu! Dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont vôtre image!
Statira dans ce Temple! Ah! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects . . . . .

STATIRA.

Grand-Prêtre levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maitresse du Monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.

Des

Des grandeurs d'ici bas voiez quel eſt le ſort.
Ce qu'éprouva mon pére au moment de ſa mort,
Dans Babilone en ſang je l'éprouvai de même.
Darius, Roi des Rois, privé du diadême,
Fuiant dans des déſerts, errant, abandonné,
Par ſes propres amis ſe vit aſſaſſiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ſes derniers moments ſoulagea la miſére.
(*Montrant la Prêtreſſe inferieure.*)
Voiez-vous cette femme, étrangére en ma Cour,
Sa main, ſa ſeule main m'a conſervé le jour.
Seule elle me tira de la foule ſanglante
Où mes lâches amis me laiſſaient expirante.
Elle eſt Ephéſienne; elle guida mes pas
Dans cet auguſte aſyle au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourants & de morts la campagne jonchée,
Les ſoldats d'Aléxandre érigés tous en Rois,
Et les larcins publics appellés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette étrangére ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Aléxandre & ma fille;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIE-

L'HIEROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc vôtre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui.
Son Temple est vôtre Cour. Soiez y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste & dangereuse,
Sur ce trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce Temple quelque fois, Seigneur, m'a consolée.
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée.
En voiant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

Le sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte;
Mais nôtre loi vous parle, & vôtre cœur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir,
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir!
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint & se consume.
Et ces derniers moments que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

L'HIE-

L'HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé vôtre carrière;
Marchez y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les Dieux, tel est nôtre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai; je fus Reine, & ne suis que Prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse?

L'HIEROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jetter devant vous.
C'est à vous à bénir cet illustre himénée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée:
C'est le sort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,

L'eau

L'eau lustrale, les dons offerts aux Dieux puissans,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui! malheureuse! Ah! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur!
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur est par tout; je m'étais abusée.
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. (*Il sort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*Le Théatre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funébres & saints,
Vous frémissez! — J'entends un horrible murmure!
Le Temple est ébranlé! — Quoi! toute la nature
S'émeut à son aspect! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble & restent confondus!

OLIMPIE. (*effraiée.*)

Ah! Madame! . . .

STATIRA.

Approchez, jeune & tendre victime,

Cet

Cet augure éffraïant ſemble annoncer le crime.
Vos attraits ſemblent nés pour la ſeule vertu.

OLIMPIE.

Dieux juſtes! ſoutenez mon courage abattu! —
Et vous, de leurs decrêts auguſte confidente,
Daignez conduire ici ma jeuneſſe innocente;
Je ſuis entre vos mains, diſſipez mon éffroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous. — Ma fille embraſſez moi. —
Du ſort de vôtre époux êtes-vous informée?
Quel eſt vôtre païs? quel ſang vous a formée?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'éléve, & qui ne m'eſt pas dû.
Caſſandre eſt Roi, Madame; il daigna dans la Gréce,
A la Cour de ſon pére élever ma jeuneſſe.
Depuis que je tombai dans ſes auguſtes mains,
J'ai vû toujours en lui le plus grand des Humains.
Je chéris un époux, & je révère un maître;
Voilà mes ſentiments, & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte Ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Caſſandre a donc pris ſoin de vôtre deſtinée?
Quoi! d'un Prince ou d'un Roi vous ne ſeriez pas née!

OLIM-

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les loix,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une Esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.
Les Dieux sur vôtre front, dans vos yeux, dans vos traits
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
Vous Esclave!

OLIMPIE.

Antipatre en ma première enfance
Par le sort des combats me tint sous sa puissance;
Je dois tout à son fils.

STATIRA.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, & vu finir son cours!
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie. —
En quel temps, en quels lieux futes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers?

OLIM-

OLIMPIE.

On dit que d'un grand Roi, maître de l'Univers,
On termina la vie, on disputa le trône;
On déchira l'empire; & que dans Babilone
Cassandre conserva mes jours infortunés
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces tems marqués par la mort d'Aléxandre,
Captive d'Antipatre, & soumise à Cassandre!

OLIMPIE.

C'est tout ce que j'ai sçû. Tant de malheurs passés,
Par mon bonheur nouveau doivent être éffacés.

STATIRA.

Captive à Babilone! — O Puissance éternelle,
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le temps, son age ont éxcité dans moi
La joïe & les douleurs, la tendresse & l'éffroi.
Ne me trompe-je point? Le Ciel sur son visage,
Du héros mon époux semble imprimer l'image. . . .

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ses regards,
Quand moins fier & plus doux, loin des sanglants hazards,

Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée;
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chére! espoir flatteur & vain!
Serait-il bien possible! — Ecoutez-moi, Princesse,
Ayez quelque pitié du trouble qui me préſſe;
N'avez-vous d'une mére aucun ressouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pû m'entretenir,
M'ont tous dit, qu'en ce temps de trouble & de carnage,
Au sortir du berceau, je fus en éſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je ſuis, & qui m'a miſe au jour. —
Hélas! vous ſoupirez, vous pleurez, & mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes. —
Eh quoi! vous me ſerrez dans vos bras languiſſants!
Vous faites pour parler des efforts impuiſſants!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis. — Je ſuccombe — Olimpie!
Le trouble que je ſens me va coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtreſſe des Dieux! ô Reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos triſtes deſtins!
Que nous faudra-t-il faire? & qu'allez vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs; je ſuis prête, & je dois tout attendre.

L'HIEROPHANTE.

C'eſt le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en eſt point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les ſiens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zéle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préſenté,
Qui longtemps comme vous fut dans l'obſcurité,
Que vos roïales mains vont unir à Caſſandre,
Qu'Olimpie . . .

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Eſt fille d'Aléxandre.

STATIRA. (*courant embraſſer Olimpie.*)

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille! ô mon ſang! ô nom fatal & doux!

De vos embraſſements faut-il que je jouïſſe
Lorsque par vôtre hymen vous faites mon ſuplice!

OLIMPIE.

Quoi! vous ſeriez ma mére, & vous en gémiſſez!

STATIRA.

Non, je bénis les Dieux trop longtemps courroucés.
Je ſens trop la nature & l'éxcez de ma joie;
Mais le Ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie;
Il te donne à Caſſandre!

OLIMPIE.

Ah! ſi dans vôtre flanc
Olimpie a puiſé la ſource de ſon ſang,
Si j'en crois mon amour, ſi vous étes ma mére,
Le généreux Caſſandre a-t-il pû vous déplaire?

L'HIEROPHANTE.

Ouï, vous étes ſon ſang, vous n'en pouvez douter,
Caſſandre enfin l'avoue, il vient de l'atteſter.
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies!

OLIMPIE.

Qui? lui! vôtre ennemi! tel ſerait mon malheur!

STATIRA.

D'Aléxandre ton pére, il eſt l'empoiſonneur.

Au sein de Statira dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les Rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au Temple d'Ephése;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les appaise;
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr!

OLIMPIE.

Quoi! d'Aléxandre ici le Ciel voit la famille!
Quoi! vous étes sa veuve! Olimpie est sa fille!
Et vôtre meurtrier, ma mére, est mon époux!
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet himen si cher était un crime horrible!

L'HIEROPHANTE.

Espérez dans le Ciel.

OLIMPIE.

Ah! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux;
Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
Je devais à l'autel où vous nous unissiez,
Expirer en victime, & tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le Temple; & les divins miſtères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux Rois déſunis diſputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le Ciel veuille nous informer
Que la terre l'offenſe, & qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu que la diſcorde éxcite,
Vers les Parvis ſacrés vole & ſe précipite.
Ephéſe eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres Nations;
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître;
Les Rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits.
Qu'ils laiſſent ſur la terre un aſyle de paix.
Leur interêt l'éxige. — O mére auguſte & tendre,
Et vous — dirai-je, hélas! l'épouſe de Caſſandre?

Aux

Aux pieds de ces Autels vous pouvez vous jetter.
Aux Rois audacieux je vais me préſenter.
Je connais le reſpect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſçais, ſans armes, ſans ſoldats.
Nous n'avons que nos loix, voilà nôtre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon temple eſt ma défenſe.
Et ſi la tirannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.
(*L'Hierophante ſort avec le Prêtre inférieur.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O Deſtinée! O Dieu des Autels & du trône,
Contre Caſſandre au moins favoriſe Antigone. —
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours
De nos ſeuls ennemis attendre des ſecours !
Rechercher un vengeur au ſein de ma miſère
Chez les uſurpateurs du trône de ton pére !
Chez nos propres ſujets, dont les éfforts jaloux
Diſputent cent Etats, que j'ai poſſedés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils ſont ici mes maîtres.
O trône de Cirus! O ſang de mes Ancétres !

Dans quel profond abîme étes-vous descendus!
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mére, je vous fuis. — Ah! dans ce jour funéste
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste.
Le devoir qu'il préscrit, est mon unique éspoir.

STATIRA.

Fille du Roi des Rois — rempliſſez ce devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

(*Le Temple est fermé.*)

CASSANDRE, SOSTENE. (*Dans le Périſtile.*)

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funéste secrêt qu'avait caché mon pére.
Il a fallu céder à la publique voix.
Ouï, j'ai rendu justice à la fille des Rois.
Devais-je plus longtemps par un cruel silence
Faire encor à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

So-

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuſe contre vous.
Il anime le peuple, Ephéſe eſt allarmée.
De la Religion la fureur animée,
Qu'Antigone mépriſe, & qu'il ſcait éxciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à déteſter
De poſſéder la fille aïant tué la mére.

CASSANDRE.

Les reproches ſanglants qu'Ephéſe peut me faire,
Vous le ſavez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grace au Ciel, les cœurs des Citoiens;
Le mien ſera toujours victime des furies,
Victime de l'amour & de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un ſort qui me glaçait d'éffroi.
De ſon pére en ſes mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais juſtice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'eſt dans les combats;
C'eſt en ſauvant mon pére, en lui prêtant mon bras.
C'eſt dans l'emportement du meurtre & du carnage

Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'eſt dans l'aveuglement qu'un nuage d'horreur
Répandait ſur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiſſait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient aſſervie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, & c'eſt là mon ſupplice,
C'eſt là mon déſeſpoir. Il faut qu'elle choiſiſſe
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur déſeſpéré, qui brule avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie en ce Temple amenée
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Ouï, je le ſais, Soſténe, & ſi de cette loi
L'objet que j'idolâtre, abuſait contre moi,
Malheur à mon rival, & malheur à ce Temple!
Du culte le plus ſaint je donne ici l'éxemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur;
Je ſuis aimé, ſon cœur eſt à moi dès l'enfance,
Et l'amour eſt le Dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers Olimpie.

SCE-

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE. (*sortant du Temple.*)

CASSANDRE.

Interprête du Ciel,
Miniſtre de clémence, en ce jour ſolemnel
J'ai de vôtre ſaint Temple écarté les allarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai reſpecté ces temps à la paix conſacrés;
Mais donnez cette paix à mes ſens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici: je ſaurai les défendre;
Je meurs ſans Olimpie, & vous devez la rendre.
Achevons cet himen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien ſacrés, & bien chers à ſon cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc eſt la Prêtreſſe
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendreſſe?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amener. Puiſſent de ſi beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

Nô-

CASSANDRE.

Nôtre malheur ! — Hélas ! cette seule journée
Voïait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment ! que dites vous ? . . Eh ! que peut-elle craindre ?

L'HIEROPHANTE. (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi !
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les Cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zéle a prescrites.
Les intrigues des Cours, les cris des factions,
Des Humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures :
Au Dieu que nous servons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands Rois prompts à se diviser
Ne sont connus de nous que pour les appaiser ;

Et

Et nous ignorerions leurs grandeurs passagéres,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos priéres. —
Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur,
Je vais des Immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie ! . . .

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voïez si vous avez encor des droits sur elle ;
Je vous laisse.

(*Il sort, & le Temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTÉNE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô Ciel ! & je frémis ! —
Quoi ! vous baissez les yeux de vos larmes remplis !
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure !

OLIMPIE. (*Se jettant dans les bras de sa mére.*)

Ah ! barbare ! — Ah ! Madame !

CAS-

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuïez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'allarmes?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes?

STATIRA.

(*Se dévoilant, ou se retournant vers Cassandre.*)
Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

— A ses traits — à sa voix? —
Mon sang se glace! — où suis je? & qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la Veuve de ton maître,
La mére d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du Ciel,
Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible priére,
Eternel ennemi de ma famille entiére!

Si

Si le Ciel l'a voulu, si par tes premiers coups,
Toi seul as fait tomber mon trône & mon époux;
Si dans ce jour de crime au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, & lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funéste?
N'arraches point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le Ciel me la rend, ne me l'enléves pas.
Des Tirans de la Terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asyle où je suis enterrée.
Ne viens point, malheureux, par d'indignes éfforts,
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon pére en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point vôtre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser. — Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,

Que

Que je mets à vos pieds mon sceptre, & mes Etats.
Tout est affreux pour vous! — Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si vôtre propre sang l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai vôtre fille;
Je lui tins lieu quinze ans de pére & de Famille;
Elle a mes vœux, mon cœur: & peut-être les Dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer par un saint hyménée
L'épouvantable horreur de nôtre destinée.

STATIRA.

Quel hymen! — O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre & de moi!

OLIMPIE.

Non — ma mére, éteignez ces flambeaux éffroiables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfére (& ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Vôtre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice.

Sé-

Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits.
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, & suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
Je renais. — Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain!
Qu'éxigiez-vous de moi! quel affreux ministére
Et pour vôtre Prêtresse, hélas! & pour sa mére!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
— Cruel! n'insulte plus & l'Autel, & le trône;
Tu souillas de mon sang les murs de Babilone;
J'aimerais mieux encor une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des Rois,
Que de voir mon sujet, mon ennemi — Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Aléxandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi; je sçais quel fut son pére;
Je suis Roi comme lui, j'en ai le caractére,
J'en ai les droits, la force, elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort & son destin,

Ni ſes fraïeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds ſi légitimes.
Le Ciel de mes remords ne s'eſt point détourné,
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais ſi l'on veut m'ôter cette épouſe adorée,
Sa main qui m'appartient, ſa foi qu'elle a jurée,
Il faut verſer ce ſang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connait plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos Autels à mes yeux n'ont plus de privilége,
Si je fus meurtrier, je ſerai ſacrilége.
J'enleverai ma femme à ce Temple, à vos bras,
Aux Dieux même, à nos Dieux, s'ils ne m'éxauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de ſon pére.

(*Caſſandre ſort avec Soſténe.*)

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blaſphéme! ô Ciel qu'ai-je entendu!
Ah! ma fille, à quel prix mon ſang m'eſt-il rendu!

Tu reſſens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux éffraiés ma douleur ſe retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embraſſements,
Tes ſoupirs enflammés conſolent mes tourments,
Ils ſont moins douloureux puiſque tu les partages;
Ma fille eſt mon aſyle en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout ſupporter, puiſque je vois en toi
Un cœur digne en éffet d'Aléxandre & de moi.

OLIMPIE.

Ah! le Ciel m'eſt témoin ſi mon ame eſt formée
Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes ſentiments, & des mêmes vertus.
O veuve d'Aléxandre! ô ſang de Darius!
Ma mére! — Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Caſſandre on me vît élevée!
Pourquoi vôtre aſſaſſin prévenant mes ſouhaits,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits!
Que ſa cruelle main ne m'a t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! Pourquoi m'a t-il aimée!

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés!
Antigone lui-même!

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des Rois formés par Aléxandre,
Qui reſpecte ſa Veuve, & qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter du pied de cet Autel,
Au premier rang du Monde où vous plaça le Ciel,
Y mettre vôtre fille, & prendre aumoins vengeance
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Vôtre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des Tirans que vôtre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon Empire.
Pour ce grand changement vôtre nom peut ſuffire.
M'avouerez-vous icy pour vôtre défenſeur?

STATIRA,

Ouï, ſi c'eſt la pitié qui conduit vôtre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi vôtre offre eſt ſincère.

ANTIGONE.

Je ne ſouffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de vôtre fille & de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cirus.
Il en eſt trop indigne; & pour un tel partage
Je n'ai pas préſumé qu'il ait vôtre ſuffrage.

Je

Je n'ai point au Grand-Prêtre ouvert icy mon cœur;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des Divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La Veuve d'Aléxandre oubliant sa grandeur
De sa famille aumoins, n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône & de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les Dieux rendaient à ma douleur;
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille au bord de mon tombeau
Du crime & du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Aléxandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, & pensez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le nôble prix que je viens demander.

Contre mon Allié je prends vôtre défenſe.
Je crois vous mériter, ſoïez ma récompenſe.
Toute autre eſt un outrage, & c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez; & je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la Reine, & ſurtout de vous-même.
Prononcez; daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits —
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce Temple jettée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu;
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée,
J'épouſe un bienfaiteur — il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles avantures
Vous m'offrez vôtre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre! — Ah! dans de tels moments
(*Embraſſant ſa mère.*)
Voïez à qui je dois mes premiers ſentiments.
Voïez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales,

Quelle

Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, & le Ciel vous la donne.
La majesté peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas destiné dans mes premiers projets
La fille d'Aléxandre à l'un de mes sujets.
Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Aléxandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez.
Son trône est vôtre Bien quand vous le soutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous seconde,
Que leur main vous conduise à l'Empire du Monde.
Aléxandre & sa Veuve ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, & moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regrêt au trône de mes pères:
Et puissent désormais les destins moins sevères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté.

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux Peuples de l'Asie.
Sortez de cet asyle, & je vais tout presser
Pour venger Aléxandre, & pour le remplacer.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'eſt par toi que je romps la barriére
Qui me ſépare icy de la nature entiére;
Et je rentre un moment dans ce Monde pervers
Pour venger mon époux, ton himen, & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briſer avec toi tes chaines criminelles.
Viens remplir ma promeſſe, & me faire oublier
Par des ſerments nouveaux le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas! . . .

STATIRA.

Quoi! tu gémis!

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'himenée!

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la premiere fois,
Que je vous faſſe entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, & je voudrais répandre
Le ſang que je reçus de vous & d'Aléxandre,

Si

Si j'obtenais des Dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chére Olimpie !

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que vôtre asyle obscur est le trône où j'aspire ?
Vous m'y verrez soumise, & foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
Aléxandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons là tous ces Rois dans l'horreur des combats
Se punir l'un par l'autre & venger son trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! — Eh pour qui les vois-je icy répandre!
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Aléxandre!
Est-ce elle que j'entends!

OLIMPIE.

Ma mère ....

STATIRA.

O Ciel vengeur! ..

OLIMPIE.

Cassandre! . . .

STATIRA.

Expliques-toi; tu me glaces d'horreur.
Parles.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Finis ce trouble affreux; parles, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! Madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le fuis — mais je l'aime.

STATIRA.

O parole éxécrable!
Dernier de mes moments, cruelle fille, hélas!
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Aléxandre & ta mère!
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux & mon père,
Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main!

OLIM-

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds . . .

STATIRA.

Fille dénaturée!

Fille trop chère! . . .

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne, — & je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux tu?

OLIMPIE.

Je vous jure
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.

Ne considérez point ma faiblesse & mon âge;
De mon père & de vous, je me sens le courage.
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir,
Et vous me connaîtrez en me voiant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chére,
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton pére!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur: vous verrez qu'un époux
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez vôtre victime,
Immolez vôtre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus.
Je te plains, Olimpie, & ne t'accuse plus.
J'espére en ton devoir, j'espére en ton courage,
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu sçais l'attendrir.
Console au moins ta mére en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse & tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô Ciel! est la plus misérable!

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le Périſtile.*)

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit; les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos Soldats près du Temple occupent ce paſſage.
Caſſandre yvre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné: mais dans cette entrepriſe
Entre Caſſandre & vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE. (*En ſortant.*)

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÉNE.

CASSANDRE. (*Arrêtant Antigone.*)

Demeure, indigne ami,
Infidéle Allié, déteſtable ennemi,
M'oſes-tu diſputer ce que le Ciel me donne?

AN-

ANTIGONE.

Ouï. Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne!
La fille d'Aléxandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie, & trembler nos Tirans.
Babilone eſt ſa dot, & ſon droit eſt l'Empire.
Je prétends l'un & l'autre; & je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrêts, tes expiations,
N'en impoſeront pas aux yeux des Nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidére,
Si tu fus innocent de la mort de ſon pére.
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné,
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance.
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funéſte ſecrêt dont je ſuis informé.
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin; c'en eſt fait; & Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? penſais-tu que ſes droits
T'éleveraient un jour au rang de Roi des Rois? —
Je peux de Statira prendre ici la défenſe.
Mais, veux tu conſerver nôtre antique alliance?
Veux tu régner en paix dans tes nouveaux Etats?
Me revoir ton ami? t'appuïer de mon bras? . . .

CASSANDRE.

Eh bien?

AN-

ANTIGONE.

Cêde Olimpie, & rien ne nous sépare.
Je périrai pour toi; si non, je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes interêts, pèse-les, & choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai-pas de peine, & je venais te faire
Une offre différente, & qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le Ciel du moins; tu ris de sa justice,
Tu jouïs des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouïras pas, traître. . . .

ANTIGONE.

Que prétends tu?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,
N'emploions pas les mains du Soldat mercenaire
Pour assouvir ta rage & servir ma colére.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
De braver mon courage, ainsi que ma disgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux.

C'est

C'eſt un crime nouveau : c'eſt toi qui le prépares.
Va, nous-étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton ſort & du mien,
T'abreuver de mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec joïe : & ſois ſûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t-ôtera la vie.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÉNE.

(L'HIEROPHANTE *ſort du Temple précipitamment avec les Prêtres & les Initiés qui ſe jettent avec une foule de peuple entre Caſſandre & Antigone, & les déſarment.*)

L'HIEROPHANTE.

Profanes, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & ſes ſolemnités.
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les ſépare.
Banniſſez du lieu ſaint la diſcorde barbare.
Expiez vos forfaits, — Glaives diſparaiſſez.
Pardonnes, Dieu puiſſant ! Vous Rois, obéiſſez.

CAS-

CASSANDRE.

Je cêde au Ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je perſiſte, & j'atteſte
Les mânes d'Aléxandre & le courroux céléſte,
Que tant que je vivrai, je ne ſouffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux paſſe ici dans ſes bras;
Et que cet hymenée illégitime, impie,
Eſt la honte d'Ephéſe, & l'horreur de l'Aſie.

CASSANDRE.

Sans doute il le ſerait ſi tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un éſprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, reſpectez ſa juſtice.
Elle eſt commune à tous, il faut qu'on l'accompliſſe.
La cabane du pauvre, & le trône des Rois
Egalement ſoumis entendent cette voix.
Elle aide la faibleſſe, elle eſt le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quelqu'il ſoit, & quelque ſoit ſon rang,
Des parents de ſa femme a répandu le ſang,
Fût-il purifié dans nos ſacrés miſtéres,
Par le feu de Veſta, par les eaux ſalutaires,
Et par le repentir plus néceſſaire qu'eux,
Son épouſe en un jour peut former d'autres nœuds.

Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence
A l'éxemple des Dieux ne pardonne l'offense.
Statira vit encor, & vous devez penser
Que du sort de sa fille elle peut disposer.
Respectez les malheurs & les droits d'une mére,
Les Loix des Nations, le sacré caractére
Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.
A son auguste voix Olimpie obéït.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre
Les arrêts de la Veuve, & du sang d'Aléxandre ?

(*Il sort avec sa Suite.*)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, Pontise, elle est à moi.

(*Antigone sort avec Hermas.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTÉNE (*dans le Péristile.*)

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, cœur barbare & sans foi.
Arrachons-la, Sosténe, à ce fatal asyle,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquile & serein vient m'arracher le cœur.

So-

SOSTENE.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise
Et des loix qu'il viole, & des Dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai ſervis,
Et par qui déſormais tous mes ſoins ſont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre,
Mais qu'enfin mon épouſe oſe ici ſe réſoudre
A paſſer en un jour à cet Autel fatal
De la main de Caſſandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce Temple avant que je l'endure.
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquile & plus pure
Mon ame à cet éſpoir oſait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olimpie; eſt-ce là pardonner?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point: ce cœur docile & tendre,
Si ſoumis à vos loix, ſi content de ſe rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli paſſer en un moment.
Le cœur ne connait point un ſi prompt changement.
Elle peut vous aimer ſans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'avanture
Ont verſé, je l'avoüe, un ſang bien précieux.
C'eſt un malheur pour vous que permirent les Dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de ſon pére,

Vos pleurs ont éffacé tout le sang de sa mére,
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaise mes tourments.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Aléxandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sosténe, elle est leur fille; elle a le droit affreux
De haïr sans retour un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfére
Au trône de Cirus, au trône de la Terre.
Ces expiations, ces mistéres cachés,
Indifférents aux Rois & par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle,
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.
(*Appercevant Olimpie.*)

SOSTÉNE.

Hélas! la voïez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un Autel, & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au Temple, à cet Autel, il est temps qu'on l'enléve.
Va, cours, que tout soit prêt.
(*Sosténe sort.*)

SCE-

SCENE V.

CASSANDRE, OLIMPIE

Courbée sur l'Autel sans voir Cassandre.

OLIMPIE.

Que mon cœur se souléve!
Qu'il est déseſpéré! — qu'il se condamne! — Hélas!
(*appercevant Cassandre.*)
Que vois-je!

CASSANDRE.

Vôtre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre — jamais ne prétendez à l'être;

CASSANDRE.

Eh bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain
Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
Ma présence est un crime, & ma flamme une injure. —
Mais, daignez me répondre. — Ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver !

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance,
Ai-je assez respecté vôtre aimable innocence ?
Vous ai-je idolatrée ?

OLIMPIE.

Ah! c'est là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes Autels,
A joint à mes ferments vos ferments solemnels !

OLIMPIE.

Hélas! il est trop vrai! — Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez Olimpie !

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur
Ne me reproches pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouïr ma jeunesse;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse,

C'est

C'eſt un forfait de plus. — Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeſte peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître;
Et ſi pour Antigone . . . .

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main lâchement abuſée,
S'eſt pû joindre à ta main de mon ſang arroſée,
Nul mortel déſormais n'aura droit ſur mon cœur.
J'ai l'hymen, & le monde, & la vie en horreur.
Maitreſſe de mon choix, ſans que je délibére
Je choiſis les tombeaux qui renferment ma mére,
Je choiſis cet aſyle, où Dieu doit poſſéder
Ce cœur qui ſe trompa quand il put te céder.
J'embraſſe les Autels, & déteſte ton trône,
Et tous ceux de l'Aſie, & ſurtout d'Antigone.
Va t'en, ne me vois-plus. — Va, laiſſes-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien, de mon rival ſi l'amour vous offenſe,
Vous ne ſauriez m'ôter un raïon d'éſpérance;

Et quand vôtre vertu rejette un autre époux,
Ce refus eſt ma grace; & je me crois à vous.
Tout ſouillé que je ſuis du ſang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous ſerez la moitié de mon être.
Moitié chére & ſacrée, & de qui les vertus,
Ont arrêté ſur moi les foudres ſuſpendus,
Ont gardé ſur mon cœur un empire ſuprême,
Et devraient déſarmer vôtre mére elle-même.

OLIMPIE.

Ma mére!— Quoi! ta bouche a prononcé ſon nom!—
Ah! ſi le repentir, ſi la compaſſion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, & l'Autel que j'embraſſe,
Laiſſe-moi.

CASSANDRE.

Non, ſans vous je n'en ſçaurais ſortir.
A me ſuivre à l'inſtant vous devez conſentir.
(*Il la prend par la main.*)
Chére épouſe, venez.

OLIMPIE. (*la retirant avec tranſport.*)

Traites-moi donc comme elle.
Frappe une infortunée à ſon devoir fidéle,
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain,
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
Frappe, dis-je.

CAS-

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vangeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le Ciel fait faire grace, & vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, & c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est elle juste, & l'as-tu méritée? —
Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main qui de ma mére osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, & versé que mon sang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais, — barbare,
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez. — Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice.
Ce supplice est sans terme, & j'en jure par vous.
Haissez, punissez, mais suivez vôtre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTÉNE.

SOSTÉNE.

Paraiſſez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il aſſiége la porte.
Il ſéduit vos amis près du Temple aſſemblés.
Par ſa voix redoutable ils ſemblent ébranlés.
Il atteſte Aléxandre, il atteſte Olimpie.
Tremblez pour vôtre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainſi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort puiſque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas! — Va, j'en ſuis incapable. —
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'eſt éxécrable,
Et s'il m'eſt conſervé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au Temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(*Il ſort avec Soſténe.*)

SCE-

SCENE VII.

OLIMPIE. (*Seule.*)

Malheureuse! — Et c'est lui qui cause mes allarmes! —
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes!
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir!
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir
O sang dont je naquis, ô voix de la nature;
Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentimens. —
Sur cet Autel, hélas! j'ai fait d'autres serments. —
Dieux! vous les receviez, ô Dieux, vôtre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé — mais changez donc mon cœur;
Donnez lui la vertu conforme à son malheur. —
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidéle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité.
Sans parents, sans état, à moi-même inconnue. —
Le grand nom que je porte, est ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins. — Cassandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner — mais comment te haïr! —
Que peut donc sur soi-même une faible mortelle!
Je déchire en pleurant ma blessure cruelle:

Et

Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE. *Suite.*

OLIMPIE.

Pontife, où courez-vous? Protégez ma faibleſſe.
Vous tremblez! — Vous pleurez! —

L'HIEROPHANTE.

Malheureuſe Princeſſe!
Je pleure vôtre état.

OLIMPIE.

Ah! Soïez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Réſignez-vous au Ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

O fille auguſte & chére!
La Veuve d'Aléxandre. . . .

OLIMPIE.

Ah! juſtes Dieux! — ma mére!
Eh bien? . . .

L'HIE-

L'HIEROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux Rois furieux
Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Jusques dans les Parvis de l'enceinte sacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déja coulait le sang, déja le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se fraïait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offense.
Vôtre mére éperdue & s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois & du Temple & de vous.
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le Ciel irrité
Vous fit puiser la vie & la calamité.

OLIMPIE.

Je meurs. — Soutenez-moi — marchons. — Vit-elle encore?

L'HIEROPHANTE.

Cassandre est devant elle, il gémit, il l'implore,
Il ose encor prêter ses funéstes secours
Aux vertueuses mains qui raniment ses jours.
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes,
Il embrasse ses pieds, il les baigne de larmes.

A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie
Par cette main funeſte en tout temps pourſuivie.
Faible, & ſe ſoulevant par un dernier éffort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Caſſandre & la lumiére,
Et levant à regrêt ſa débile paupiére,
Allez, m'a t-elle dit, Miniſtre infortuné
D'un Temple malheureux par le ſang profané,
Conſolez Olimpie: elle m'aime, & j'ordonne
Que pour venger ſa mére, elle épouſe Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle — exaucez-moi, grands Dieux.
Venez, guidez mes pas, venez-fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage.

OLIMPIE.

O ſang qui m'as fait naître! —
J'en ai beſoin, Seigneur, — & j'en aurai peut-être.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le Périſtile.*)

HERMAS.

La pitié doit parler, & la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuïez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue, & pour vous, & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi ! Statira n'eſt plus !

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre
D'être toujours funeſte au grand nom d'Aléxandre.
Statira ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie à ſes pieds étendue,
Semble éxhaler ſon ame à peine retenue.
Les Miniſtres des Dieux, les Prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrêts accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes.
Le Temple retentit de ſanglots & de plaintes.
On prépare un bucher & ces vains ornements
Qui rappellent la mort au regard des vivants.

On

On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
Habitera l'asyle où s'enfermait sa mère;
Qu'au monde, à l'himenée arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux Dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, & jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les loix.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne: & ses ordres suprêmes
Au moment du trépas sont les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre & sa funeste ardeur
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croiez-vous?

ANTIGONE.

Elle même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas.
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bucher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, & ne vous suivront pas.

AN-

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment, Cassandre la révére:
Elle suspend les coups que mon bras doit porter;
Mais passé ce moment, rien ne doit m'arrêter.

(*Le Temple s'ouvre.*)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, PRETRES, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *soutenue par les* PRETRESSES: *elle est en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine respirante.
Je vois du Temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas.
Les Prêtresses des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*à Olimpie.*)
Je veux bien l'avouer. — Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrêts à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mére,
Nourrit dans sa fureur un éspoir téméraire.

Sachez que tout eſt prêt pour ſa punition.
N'ajoutez point la crainte à vôtre affliction.
Contre ſes attentats ſoiez en aſſurance.

OLIMPIE.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.
Elle a vécu . . . je meurs au reſte des humains.

ANTIGONE.

Je déplore ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeller ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, & par vous révérée.
Mais je ſçais ce qu'on doit dans ce premier moment
A ſon ombre, à ſa fille, à vôtre accablement.
Conſultez-vous, Madame, & gardez ſa promeſſe.
(*Il ſort avec Hermas.*)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES.

OLIMPIE.

Vous, qui compatiſſez à l'horreur qui me préſſe,
Vous, Miniſtre d'un Dieu de paix & de douceur,
Des cœurs infortunés le ſeul conſolateur,
Ne puis-je ſous vos yeux conſacrer ma miſère
Aux Autels arroſés des larmes de ma mère ?

Auriez

Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asyle à ma calamité?
Du sang de tant de Rois c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous?
Vôtre mère en mourant a nommé vôtre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière;
Et si vous résistez à sa mourante voix
Cassandre est vôtre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante,
Je garde mes serments.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Vôtre état, vôtre main ne dépend que des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du sort de vôtre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les buchers des morts, & les flambeaux d'amour.
Ce mêlange est affreux; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.

C'eſt à vous à ſentir dans ces extrêmités
Ce que doit vôtre cœur au ſang dont vous ſortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, & tout autre,
Eſt horrible à mon cœur & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ſes mânes courroucés;
J'abandonne un époux, — c'eſt obéïr aſſez.
Laiſſez-moi fuïr l'hymen & l'amour & le trône.

L'HIEROPHANTE.

Il faut ſuivre Caſſandre ou choiſir Antigone.
Ces deux rivaux armés, ſi fiers & ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble & le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bucher, ces Autels,
Et ces derniers devoirs, & ces honneurs ſuprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux mêmes.
La pieté ſe laſſe, & ſurtout chez les Grands.
J'ai du ſang avec peine arrêté les torrents.
Mais ce ſang dès demain va couler dans Ephèſe.
Décidez-vous, Princeſſe, & le peuple s'appaiſe.
Ce peuple qui toujours eſt du parti des loix,
Quand vous aurez parlé, ſoutiendra vôtre choix.

Si non, le fer en main, dans ce Temple, à ma vue,
Caſſandre en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il poſſédait, à droit de s'emparer
Malgré la juſte horreur qu'il vous ſemble inſpirer.

OLIMPIE.

Il ſuffit, je conçois vos raiſons & vos craintes.
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je ſubis mon deſtin; vous voïez ſa rigueur. —
Il me faut faire un choix, — il eſt fait dans mon cœur,
Je ſuis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainſi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; & cette heure derniére
Où ma mére a vécu, doit m'occuper entiére. —
Au bucher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIEROPHANTE.

De ce triſtes devoirs il faut nous acquitter.
Une Urne contiendra ſa dépouille mortelle;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A causé son trépas. — Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos loix que j'ignore,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?
Du funébre appareil pourrai je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bucher?

L'HIEROPHANTE.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre; & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triste & pure offrande.
(*Les Prêtresses placent tout cela sur un Autel.*)

OLIMPIE. (*à l'Hierophante.*)

C'est l'unique faveur que sa fille demande. —
(*à la Prêtresse inférieure.*)
— Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,

Va,

Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée,
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,
Satisfassent son ombre — il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéïs.
(*Elle sort*)

OLIMPIE. (*à l'Hierophante.*)

Allez donc, élevez cette pile fatale,
Préparez les ciprès, & l'Urne sépulcrale,
Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces Autels,
A l'aspect de ma mére, aux yeux de ces Prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
Mes sentimens, mon choix vont être déclarés,
Vous les plaindrez peut-être, & les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
Vous n'avez que ce jour, il fuit, & le temps presse.
(*Il sort avec les Prêtres.*)

SCENE IV.

OLIMPIE *sur le devant*, LES PRETRESSES *en demi cercle au fond.*

OLIMPIE.

O toi, qui dans mon cœur à ce choix résolu,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la Terre & des Cieux contre toi conjurés,
Régne amant malheureux sur mes sens déchirés.
Si tu m'aimes hélas! si j'ose encor le croire, —
Va, tu payeras bien cher ta funéste victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, LES PRÊTRESSES.

CASSANDRE.

Eh bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux;
Mon sang doit arroser ce bucher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance,
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIM-

OLIMPIE.

Caſſandre !

CASSANDRE.

Objet ſacré, chére épouſe ! . . .

OLIMPIE.

Ah ! cruel !

CASSANDRE.

Il n'eſt plus de pardon pour ce grand criminel.
Eſclave infortuné du deſtin qui me guide,
Mon ſort en tous les temps eſt d'être parricide.
Mais je ſuis ton époux, mais malgré ſes forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Reſpecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteſte.
Dans l'Univers entier Caſſandre ſeul te reſte.
La mort eſt le ſeul Dieu qui peut nous ſéparer.
Je veux en périſſant te voir & t'adorer.
(*Il ſe jette à genoux.*)
Venges-toi, punis-moi : mais ne ſois point parjure.
Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, & ceſſez de profaner du moins
Cette cendre fatale & mes funèbres ſoins.

Quand sur l'affreux bucher dont les flammes s'allument,
Da ma mére en ces lieux les membres se consument,
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter,
N'approchez pas, Cassandre, & sachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, PRÊTRESSES.

ANTIGONE.

Enfin, vôtre vertu ne péut plus s'en défendre.
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts, & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asyle,
Puisqu'un moment encor à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge & le mien.
Prononcez vôtre arrêt, & ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, & du moins je l'espére,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mére.
La nature a des droits. Statira dans les Cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
Vous étes dans ce Temple encor ensevélie,

Mais

Mais la Terre & le Ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens : mais je veux que vous me respectiez.
Vous voïez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux mânes d'une mére ;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux ! —
Jurez-moi seulement, soldats du Roi mon pére,
Rois après son trépas, que si je vous suis chére,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes loix,
Vous ne troublerez point mes devoirs & mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, & vous devez connaître
Combien je vous respecte & dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Ouï, je le jure aussi, bien sûr que vôtre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y souscris.

OLIMPIE.

Songez, quoiqu'il en coûte,
Vous même l'avez dit, qu'Aléxandre m'écoute.

AN-

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaissez donc cë cœur que vous persécutez,
Et vous mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, sachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parents quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître.
Je trouvais une mére en ce séjour d'effroi,
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,
Epousez Antigone, & je meurs consolée.
Alors, elle agonise; & moi pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver!
Outrager vôtre mére & trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, & je la rends à moi. —

— Cas-

— Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi,
Voïez si nos liens ont été légitimes ;
Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes,
Il serait superflu de vous les reprocher ;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher !
Je ne peux adoucir cette horreur qui vous presse !

OLIMPIE.

Je vais vous éclaircir, gardez vôtre promesse.

(*Le Temple s'ouvre ; on voit le bucher enflammé.*)

SCENE DERNIÈRE.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

LA PRETRESSE *inferieure.*

Princeſſe, il en eſt temps.

OLIMPIE. (*à Caſſandre.*)

Voi ce ſpectacle affreux!
Caſſandre, en ce moment plains-toi ſi tu le peux.
Contemples ce bucher, contemples cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, ſouviens-toi d'Aléxandre,
Voilà ſa Veuve, parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt eſt dicté par ta voix. —
Attends ici le mien. (*) Vous, mânes de ma mére,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juſte courroux doit encore animer,
Vous, recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon pére & de vous ils ſont dignes peut-être. —
Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dus pas l'être,
Toi,

(*) Elle monte ſur l'Eſtrade de l'Autel qui eſt près du bucher. Les Prêtreſſes lui préſentent les offrandes.

Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, & pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis; —
Apprends — que je t'adore — & que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*Elle se frappe, & se jette dans le bucher.*)

TOUS ENSEMBLE. (*)

Ciel!

CASSANDRE. (*courant au bucher.*)

Olimpie!

LES PRETRES.

O Ciel!

ANTIGONE. (*courant aussi.*)

O fureur inouïe!

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos éfforts sont vains.
(*Revenant dans le Péristile.*)
En est-ceassez, grands Dieux! — Mes éxécrables mains
Ont

(*) L'Hierophante, les Prêtres, & les Prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

Ont fait périr mon Roi, sa Veuve & mon épouse! —
Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envieras-tu toujours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partages-la, crois-moi, prends ce fer, & m'imite.
(*Il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez! — O saint Temple! O Dieu juste & vengeur!
Dans quel Palais profane a-t'on vû plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Aléxandre & sa famille entiére,
Successeurs, assassins, tout est cendre & poussiére.
Dieux, dont le Monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez vous!
Qu'avait fait Statira! qu'avait fait Olimpie!
A quoi réservez-vous ma déplorable vie!

FIN.

REMAR.

REMARQUES,

A L'OCCASION

DE CETTE PIECE.

ACTE I.

SCENE I.

Soſténe, on va finir ces miſtéres terribles.

Ces Myſtéres & ces Expiations ſont de la plus haute antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe pére d'Aléxandre, ſe fit initier aux Myſtéres de la Samotrace avec la jeune Olimpias qu'il épouſa depuis. C'eſt ce qu'on trouve

dans Plutarque au commencement de la vie d'Alexandre, & c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de Cassandre & d'Olimpie.

Il est difficile de sçavoir chez quelle nation on inventa ces Mystéres. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La pluspart des hommes quand il sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les Législateurs qui établirent les Mystéres & les Expiations, voulurent également empêcher les coupables repentants de se livrer au déséspoir, & de retomber dans leurs crimes.

La Créance de l'immortalité de l'ame était partout le fondement de ces Cérémonies religieuses. Soit que la Doctrine de la Métempsicose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'ésprit universel; soit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame serait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelque fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenses après la mort était universelle chez toutes les Nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces Mystéres, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de Cérémonies

nies des Egyptiens. La raiſon en eſt que l'immortalité de l'ame était le fondement de la Doctrine Egyptienne, & n'était pas celui de la Doctrine Moſaïque. Le peuple groſſier des Juifs, auquel Dieu daignait ſe proportionner, n'avait même aucun corps de Doctrine: il n'avait pas une ſeule formule de Prière générale établie par ſes Loix. On ne trouve ni dans le *Deuteronome*, ni dans le *Lévitique*, qui ſont les ſeules Loix des Juifs, ni Prière, ni Dogme, ni Créance de l'immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenſes après la mort. C'eſt ce qui les diſtinguait des autres Peuples; & c'eſt ce qui prouve la Divinité de la Miſſion de *Moyſe*, ſelon le ſentiment de Mr. *Warburton*, Evéque de Worceſter. Ce Prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le Peuple Juif, & le récompenſant ou le puniſſant par des bénédictions, ou des peines temporelles, ne devait pas lui propoſer le Dogme de l'immortalité de l'ame, Dogme admis chez tous les Voiſins de ce Peuple.

Les Juifs furent donc presque les ſeuls dans l'Antiquité, chez qui les Myſtéres furent inconnus. *Zoroaſtre* les avait apportés en Perſe, *Orphée* en Thrace, *Oſiris* en Egypte, *Minos* en Crête, *Ciniras* en Chipre, *Erectée* dans Athênes. Tous différaient, mais tous étaient fondés ſur la Créance d'une vie à venir, & ſur celle d'un ſeul Dieu. C'eſt ſurtout ce Dogme de l'Uni-

té de l'Etre suprême qui fit donner partout le nom de *Mystéres* à ces Cérémonies sacrées. On laissait le Peuple adorer des Dieux secondaires, des petits Dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus Deorum*, c'est à dire les ames des Héros que l'on croyait participantes de la Divinité, & des Etres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des Mystéres en Gréce, soit à Eleusis, soit à Thébes, soit dans la Samotrace, ou dans les autres Iles, on chantait L'Hymne d'Orphée;

Marchez dans la voye de la justice, contemplez le seul Maître du Monde, le Démiurgos. Il est unique, il éxiste seul par lui-même; tous les autres Etres ne sont que par lui; il les anime tous, il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces Mystéres, on représentait sur une espéce de Théatre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nuds, errants dans ces ténébres, poussant des gémissements & des plaintes, & levant les mains au Ciel. Ensuite venait la lumière, & l'on voyait le Démiurgos qui représentait le Maître, & le Fabricateur du Monde, consolant les Mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux

Ceux qui avaient commis de grands crimes, les confessaien à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appellait dans toutes les Langues d'un nom qui répond à *Initiatus*, *Initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, & qui entre en communication avec les Dieux, c'est à dire, avec les Héros, & les demi-Dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaisants d'être admis après leur mort auprès de l'Etre suprême.

Ce sont-là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens Mystéres dans *Platon*, dans *Ciceron*, dans *Porphire*, *Eusébe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations: le crime était trop énorme. *Suetone* rapporte que *Néron* après avoir assassiné sa mére, aiant voyagé en Gréce, n'osa assister aux Mystéres d'Eleusine. *Zozime* prétend que *Constantin*, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beaupére, & son neveu, ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admît à la participation des Mystéres.

On pourrait remarquer ici que Cassandre est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des Initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'Aléxandre, il n'a répandu le sang de Statira que dans

l'horreur tumultueuse d'un combat, & en défendant son pére. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible, & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

SCENE II.

Il était un grand homme. (ALEXANDRE.)

Il est bon d'opposer ici le jugement de *Plutarque* sur Aléxandre, à tous les Paradoxes, & aux lieux communs qu'il a plû à *Juvenal*, & à ses imitateurs de débiter contre ce Héros. *Plutarque* dans sa belle comparaison d'Alexandre & de César, dit que *le Héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du Monde, & le Héros Romain pour sa ruine.* En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'Aléxandre, Général de la Gréce, contre les ennemis de la Gréce, & rien de plus injuste que la guerre de César contre sa Patrie.

Remarquez surtout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir pesé les vertus & les vices d'Aléxandre & de César. J'avoue que *Plutarque* qui donne toujours la préférence aux Grecs semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même sa Religion à part? Voilà ceux qui paraissaient être nés pour le bonheur du Monde,

de, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Calisténe & de Parménion.

SCENE IV.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,

Ce spectacle ferait peut-être un bel effet au Théatre, si jamais la Pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite, à faire paraître des Prêtres & des Prêtresses, un Autel, des flambeaux, & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne serait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand interêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement & de la colére dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les desseins de Cassandre, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien, est puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un Poême? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvants. La partie qui regarde la pompe du spectacle, est sansdoute la dernière, on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas s'y trop attacher.

Il faut que les situations théatrales forment des tableaux animés. Un Peintre qui met sur la toile la

cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun s'il n'a peint que deux Epoux, un Autel & des assistans. Mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colére, qui contraste avec la joie des deux Epoux, son ouvrage aura de la vie & de la force. Ainsi au second Acte Statira qui embrasse Olimpie avec des larmes de joye, & L'Hiérophante attendri & affligé; ainsi au troisiéme Acte Cassandre reconnaissant Statira avec effroi, & Olimpie dans l'embarras, & dans la douleur; ainsi au quatrieme Acte Olimpie aux pieds d'un Autel déséspérée de sa faiblesse, & repoussant Cassandre qui se jette à ses genoux; Ainsi au cinquiéme, la même Olimpie s'élançant dans le bucher aux yeux de ses Amants épouvantés, & des Prêtres qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse, empressée, égarée qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, & prêts à courir au secours; toutes ces peintures vivantes formées par des Acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'éxces où peuvent être poussées la terreur & la pitié, qui sont le seul but, la seule constitution de la Tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique, qui étant susceptible de toutes ces hardiesses, eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'eſt pas émû par la beauté des vers, par la vérité des ſentimens, les yeux ne ſeront pas contens de ces ſpectacles prodigués, & loin de les applaudir on les tournera en ridicule, comme de vains ſuppléments qui ne peuvent jamais remplacer le Génie de la Poëſie.

Il eſt à croire que c'eſt cette crainte du ridicule, qui a presque toujours reſſerré la Scéne Françaiſe dans le petit cercle des Dialogues, des Monologues, & des Récits. Il nous a manqué de l'action; c'eſt un défaut que les Etrangers nous reprochent, & dont nous oſons à peine nous corriger. On ne préſente cette Tragédie aux Amateurs que comme une éſquiſſe legère & imparfaite d'un genre abſolument néceſſaire.

ACTE II.

SCENE II.

Elle (STATIRA) *vous parle ici, ne l'interrogez plus.*

Non ſeulement les défauts de cette Tragédie ont empêché l'Auteur d'oſer la faire jouer ſur le Théatre de Paris, mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être, ne fût expoſé à la raillerie, a retenu l'Auteur encor plus que ſes défauts. La même légéreté qui

fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même Peuple qui applaudissait à la *Judith de Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jetter du ridicule sur un Prêtre & sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait, voilà une Tragédie jouée dans un Couvent; Statira est Religieuse, Cassandre a fait une Confession générale, l'Hierophante est un Directeur &c.

Mais aussi, il se trouvera des Lecteurs éclairés & sensibles, qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de Royaume en Europe qui n'ait vu des Reines s'ensevelir les derniers jours de leur vie dans des Monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asyles chez les Anciens, comme parmi nous. La *Calprenéde* fait retrouver Statira dans un puits. Ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un Temple?

Quant à la Confession de ses fautes dans les cérémonies de la Religion, elle est de la plus haute antiquité & est expressément ordonnée par les Loix de *Zoroastre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les Initiés n'étaient point admis aux Mystéres sans avoir exposé le secrêt de leurs cœurs en présence de l'Etre suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la Terre, c'est de

pou-

pouvoir être reconcilié avec le Ciel, & avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des Grands de la Terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la Religion ancienne a jamais eu de plus consolant & de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le Cloître, je ne sais quoi d'attendrissant & d'auguste. La comparaison que fait secretement le Lecteur entre le silence de ces retraites & le tumulte du Monde, entre la pieté paisible qu'on suppose y régner & les discordes sanglantes qui désolent la Terre, émeut & transporte une ame vertueuse & sensible.

ACTE III.

SCENE II.

Les intrigues des Cours, les cris des factions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures.
(C'est l'Hierophante qui parle.)

Cet exemple d'un Prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix, nous a paru d'une très-grande utilité, & il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un Théatre public qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le Ciel, & à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la Scéne; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la Piéce. Les Héros emportés par leurs passions agissent, & un Grand-Prêtre instruit. Ce mêlange heureusement emploié par des mains plus habiles pourra faire un jour un grand effet sur le Théatre.

On ose dire que le Grand-Prêtre *Joad* dans la Tragédie d'*Athalie* semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'éssence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant Mathan en conférence

avec

avec Josabeth, au lieu de s'adresser à Mathan avec la bienseance convenable, il s'écrie,

" Quoi! fille de David vous parlez à ce traître!
" Vous souffrez qu'il vous parle! & vous ne craignez pas
" Que du fond de l'abîme entr'-ouvert sous ses pas,
" Il en sorte à l'instant des feux qui vous embrasent?
" Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
" Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
" Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu? „

Mathan semble lui répondre très-pertinemment en disant,

" On reconnait Joad à cette violence;
" Toutefois il devrait montrer plus de prudence;
" Respectez une Reine &c. „

On ne voit pas non plus pour quelle raison Joad ou Jojada s'obstine à ne vouloir pas que la Reine Athalie adopte le petit Joas. Elle dit en propres termes à cet enfant, je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mére, & lui laisser son petit Royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejetton de sa famille. Athalie en éffet était dans la décrépitude de l'age. Les *Paralipomènes* disent que son fils Ochosias ou Achazia avait quarante deux ans quand il fut déclaré *Melk*, ou

Roi-

Roitelet. Il régna environ un an. Sa mére Athalie lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus. Il est dit dans le quatriéme Livre des Rois que Jéhu égorgea quarante-deux fréres d'Ochosias, & cet Ochosias était le cadet de tous ses fréres. A ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux fréres eût été majeur, Athalie devait être agée de cent-six ans, quand le Prêtre Joad la fit assassiner. (*)

Je n'éxamine point ici comment le pére d'Ochosias pouvait avoir quarante ans & son fils quarante-deux quand il lui succéda. Je n'éxamine que la Tragédie. Je demande seulement de quel droit le Prêtre Joad arme ses Lévites contre la Reine à la quelle il a fait serment de fidélité ? De quel droit trompe-t-il Athalie en lui promettant un trésor ? De quel droit fait-il massacrer sa Reine dans la plus extrême vieillesse ?

Athalie

(*) Voici le compte :

Athalie se maire à 15. ans - - - -	15.
Elle a quarante-deux fils - - - -	42.
Ochosias le quarante-troisiéme commence à régner à 42. ans - - - - -	42.
Il régne un an - - - - - -	1.
Athalie régne après lui 6. ans - - -	6.
Somme totale -	106.

Athalie n'était certainement pas si coupable que Jéhu qui avoit fait mourir soixante & dix fils du Roy Achab, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatriéme Livre des Roys. Le même Livre rapporte qu'il fit exterminer tout les amis d'Achab, tous ses Courtisans & tous ses Prêtres.

Cette Reine avait à la vérité usé de représailles. Mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle & de la tuer? Il était son sujet: & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa Reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevéque de Cantorbéry d'assassiner *Elisabeth* parce qu'elle avait fait mourir *Jeanne Gray*, sa rivale au trône.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de nôtre vie & des moiens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la Terre d'une maniére visible & sensible, & qu'il eût ordonné ce meurtre. Or c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre priére avant de mettre sa Reine à mort. *L'Ecriture* dit seulement qu'il conspira avec ses Prêtres, qu'il leur donna des lances, & qu'il fit assassiner Athalie *à la Porte aux Che-*

Chevaux, sans dire que le Seigneur approuva cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition que le rôle & le caractére de Joad dans Athalie, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? Car, pourquoi l'action abominable de Joad serait elle consacrée? Est-ce parce qu'elle est écrite dans un Livre Juif?

Mais Dieu n'aprouve certainement pas tout ce que l'Histoire des Juifs rapporte. L'Esprit St. a présidé à la vérité avec laquelle tous ces Livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, ni la Circoncision imposée aux Sichemites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de Juda avec Thamar sa belle fille, ni le meurtre de l'Egyptien par Moyse. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'Eglon Roy des Moabites par Aod ou Ehud; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de Sizera par Jahel, ni qu'il ait été content que Jephté, encore teint du sang de sa fille, fît égorger quarante-deux-mille hommes d'Ephraïm au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer

un

un Lévite, si on massacra toute la Tribu de Benjamin, à six-cent-personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St. Esprit ne donne aucune louange à David pour s'être mis avec cinq-cent brigands du parti du Roitelet Akis ennemi de sa Patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans & les bestiaux des villages alliés du Roitelet auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé sa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à Salomon pour avoir fait assassiner son frére Adonya, ni à Bahasa pour avoir assassiné Nadab, ni à Zimri ou Zamri pour avoir assassiné Ela & toute sa Famille, ni à Amri ou Homri pour avoir fait périr Zimri, ni à Jéhu pour avoir assassiné Joram &c.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans *l'Ecriture*, pourquoi le meurtre d'Athalie serait-il consacré sur le Théatre?

Certes, quand Athalie dit à l'enfant, je prétends vous traiter *comme mon propre fils*; Jozabeth devait lui répondre: " Eh bien, Madame, traitez-le donc " comme vôtre fils, car il l'est. Vous étes sa Grand-" Mére; vous n'avez que lui d'héritier; je suis sa Tan-

« te ; vous êtes vieille ; vous n'avez que peu de tems « à vivre ; cet enfant doit faire vôtre consolation. On « nous avait perdus mal-à-propos dans vôtre esprit. « Nous ne croions point tout ce qu'on vous impute, ni « ce qu'on impute à Jéhu. Tant de crimes ne sont « pas vraisemblables. Le moyen que Jéhu ait fait égor- « ger en un jour quatre-vingt fils de Rois, & que « pour vous vanger d'un Etranger vous ayez égorgé « tous les enfans de vôtre fils Ochosias ! Cela n'est « pas dans la nature, cela est absurde. Il est impossi- « ble qu'une Grand-Mére massacre tous ses petits en- « fans, parce qu'on a tué son mari, son pére & sa « mére. Aucontraire, on éléve ses petits fils pour avoir « un jour en eux des vangeurs. Ni moi, ni personne « ne pouvons croire que vous ayez été à la fois déna- « turée & insensée. Elevez donc le petit Joas. J'en « aurai soin moi qui suis sa Tante, sous les yeux de « sa Grand-Mére. »

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable. Mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'un Prêtre dise ; j'aime mieux exposer le petit enfant à périr, que de le confier à sa Grand-Mére ; j'aime mieux tromper ma Reine, & lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, & risquer la vie de tous les Lévites par cette infâme conspiration, que de rendre à la Reine son petit-fils.

Je

Je veux garder cet enfant, & égorger sa Grand-Mére, pour conserver plus longtemps mon autorité. C'est là au fond la conduite de ce Prêtre.

J'estime, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la Tragédie d'Athalie, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du Guerrier Abner & du Prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du Rôle de Josabeth; j'éxcuse quelques longueurs; mais je crois que si un Roy avait dans ses Etats un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer.

ACTE IV.

SCENE III.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.

Il serait à souhaitter que cette Scéne pût être représentée dans la Place qui conduit au Péristile du Temple. Mais alors cette Place occupant un grand espace, le Vestibule un autre, & l'intérieur du Temple aïant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce Temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le Spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé longtemps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle parait convenir aux mœurs des Personnages, à la Piéce qui est toute en Spectacles, & que l'Hierophante semble y soutenir la dignité de son caractére. Les Duels sont plus fréquents dans l'Antiquité qu'on ne pense. Le premier combat dans *Homére* est un Duel à la tête des deux Armées qui le regardent, & qui sont oisives, & c'est précisément ce que propose Cassandre.

ACTE V.

SCENE DERNIÈRE.

Apprends que je t'adore & que je m'en punis. (Olimpie en se jettant dans le bucher.)

Le suicide est une chose tres-commune sur la Scéne Française. Il n'est pas à craindre que ces éxemples soient imités par les Spectateurs. Cependant, si on mettait sur le Théatre un homme tel que le *Caton d'Adisson*, Philosophe & Citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame* de *Platon*, & une épée dans l'autre, prouve par les raisonnements les plus forts, qu'il est des conjonctures, où un homme

me de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de *Platon*, & de *Caton* réunis, la force des raisonnements & la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses & sensibles, pour les porter à l'imitation dans ces moments malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé chez les Grecs, ni chez les Romains par aucune Loy, mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punît. Aucontraire, ceux qui se sont donnés la mort, comme Hercule, Cléoméne, Brutus, Cassius, Arria, Petus, Caton, l'Empereur Othon &c. ont tous été regardés comme des grands hommes & comme des Demi-Dieux.

La coûtume de finir ses jours volontairement sur un bucher a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; & aujourd'hui même encore, on en a de fréquents éxemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matiére que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la Societé, je demande si ces homicides volontaires, & légitimés par toutes les loix, qui se commettent dans la Guerre, ne font pas un peu plus de tort au Genre humain?

Je n'entends pas par ces homicides, ceux qui s'étant voués au Service de leur Patrie & de leur Prince, affrontent la mort dans les Batailles. Je parle de ce nombre prodigieux de Guerriers auxquels il est indifférent de servir sous une Puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail & sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui sans considérer ni leur Patrie ni leur Famille, tuent, & se font tuer pour des Etrangers. Je demande en bonne foi si cette espéce d'héroïsme est comparable à celui de Caton, de Cassius, & de Brutus? Tel soldat & même tel Officier a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Prusse.

Il y a un Peuple sur la Terre, dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, & de ne la donner à personne. Ce sont les *Philadelphiens*, qu'on a si sottement nommés *Quakers*. Ils ont même longtemps refusé de contribuer aux fraix de la derniére Guerre qu'on faisait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de Terre endurci sous la glace pendant sept mois, & stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argile tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si miserables interêts.

Je

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire? il y en a beaucoup dans toutes les grandes Villes. J'en ai connu une petite, où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une ame immortelle? Espérent-ils que cette ame sera plus heureuse dans une autre vie? Croyent-ils que nôtre Entendement se réunit après nôtre mort à l'Ame générale du Monde? Imaginent-ils que l'Entendement est une faculté, un résultat des Organes, qui périt avec les Organes mêmes, comme la végétation dans les plantes est détruite quand les plantes sont arrachées, comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus, comme la force, cet être métaphysique, cesse d'éxister dans un ressort qui a perdu son élasticité?

Il serait à desirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie, laissassent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur Philosophie. Cela ne serait pas inutile aux vivants & à l'Histoire de l'Esprit humain.

FIN.

DR

PBJ 22 12/4,14
S

X 2280 203

DR 3874 f

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-14407/fragment/page=0134

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés!

Mad. DURU

En contrats, en effets de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(*Il veut lui donner ſon Porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

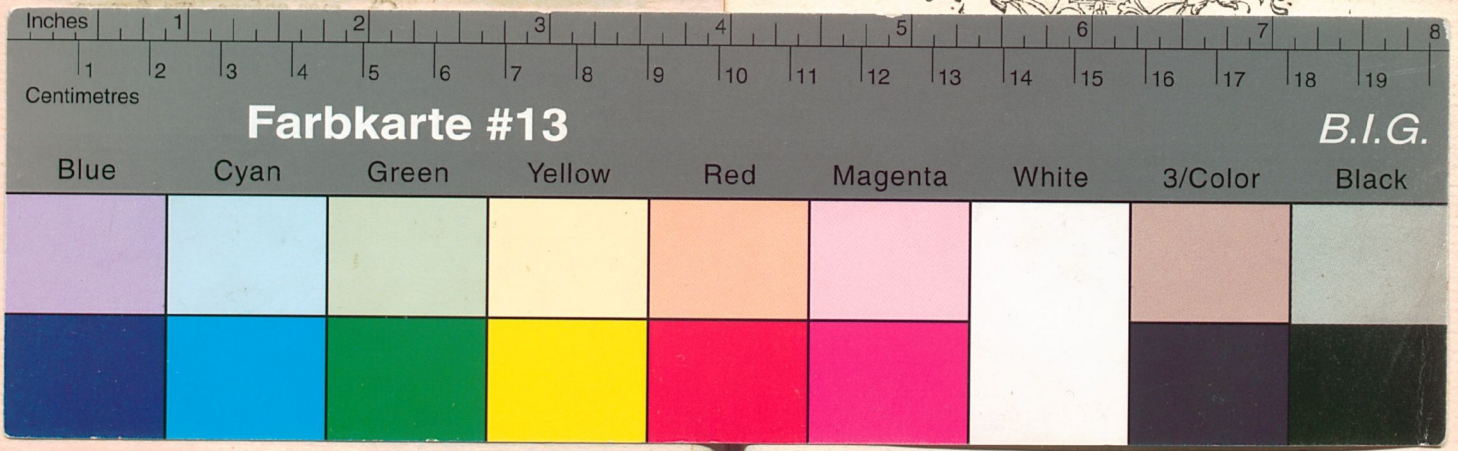
OLIMPIE

TRAGÉDIE

NOUVELLE

DE Mr. DE VOLTAIRE.

Suivie de Remarques Hiſtoriques.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-14407/fragment/page=0136